



Hartmut Rosa

**Aliénation
et accélération**

Vers une théorie critique
de la modernité tardive.

La Découverte/Poche

Aliénation et accélération

Vers une théorie critique
de la modernité tardive

Hartmut Rosa

La vie moderne est une constante accélération.

Jamais auparavant les moyens permettant de gagner du temps n'avaient atteint pareil niveau de développement, grâce aux technologies de production et de communication ; pourtant, jamais l'impression de manquer de temps n'a été si répandue. Dans toutes les sociétés occidentales, les individus souffrent toujours plus du manque de temps et ont le sentiment de devoir courir toujours plus vite, non pas pour atteindre un objectif mais simplement pour rester sur place. Ce livre examine les causes et les effets des processus d'accélération propres à la modernité, tout en élaborant une théorie critique de la temporalité dans la modernité tardive.

Dans le sillage de son ouvrage *Accélération* (La Découverte, 2010), dont il reprend ici le cœur du propos de manière synthétique, Hartmut Rosa apporte de nouveaux éléments en rediscutant la question de l'aliénation à la lumière de la vie accélérée. Ainsi, il soutient et développe avec force l'idée que l'accélération engendre des formes d'aliénation sévères relatives au temps et à l'espace, aux choses et aux actions, à soi et aux autres. Sous la pression d'un rythme sans cesse accru, les individus font désormais face au monde sans pouvoir l'habiter et sans parvenir à se l'approprier.

« Un ouvrage stimulant, à lire et à méditer... en prenant son temps ! »

ALTERNATIVES ÉCONOMIQUES

« Ce petit livre, qui a pour ambition de reconnecter sociologie et philosophie au vécu de chacun, constitue une contribution importante à la compréhension critique du monde actuel et aux projets de transformation sociale, y compris au niveau individuel. »

LE MONDE DIPLOMATIQUE

Traduit de l'anglais par
Thomas Chaumont

Né en 1965, **Hartmut Rosa**, sociologue et philosophe, est professeur à l'université Friedrich-Schiller de Jéna et directeur du Max-Weber-Kolleg à Erfurt, en Allemagne. Il est notamment l'auteur de *Accélération. Une critique sociale du temps* (La Découverte, 2010, 2013).

Sciences humaines
et sociales

En couverture :
photo de E.J. Marey.
© Hervé Champollion /
akgimages.



La Découverte

www.editionsladecouverte.fr
9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

ISBN 978-2-7071-8206-7



9 782707 182067

9€

05•2014

Table

	Remerciements	5
	Introduction	7
	Première partie	
	Une théorie de l'accélération sociale	
Chapitre 1	Qu'est-ce que l'accélération sociale ?	13
	1. <i>L'accélération technique</i>	18
	2. <i>L'accélération du changement social</i>	20
	3. <i>L'accélération du rythme de vie</i>	25
Chapitre 2	Les forces motrices de l'accélération sociale	33
	a) <i>Le moteur social : la compétition</i>	34
	b) <i>Le moteur culturel : la promesse de l'éternité</i>	38
	c) <i>Le cycle de l'accélération</i>	40
Chapitre 3	Qu'est-ce que la décélération sociale ?	44
	a) <i>Les limites de vitesse naturelles</i>	45
	b) <i>Les oasis de décélération</i>	45

	c) <i>La décélération comme conséquence dysfonctionnelle de l'accélération sociale</i>	46
	d) <i>La décélération intentionnelle</i>	47
	e) <i>Le revers de l'accélération sociale : l'inertie structurelle et culturelle</i>	51
Chapitre 4	Pourquoi il y a accélération plutôt que décélération	53
Chapitre 5	Pourquoi est-ce important ? L'accélération et la transformation de notre « être au monde »	57
	Deuxième partie L'accélération sociale et les versions contemporaines de la Théorie critique	
Chapitre 6	Conditions préalables à une théorie critique	67
Chapitre 7	L'accélération et la critique des conditions de communication	73
Chapitre 8	L'accélération et la critique des conditions de reconnaissance sociale	78
Chapitre 9	L'accélération comme nouvelle forme de totalitarisme	84
	Troisième partie Contours d'une théorie critique de l'accélération sociale	
Chapitre 10	Trois variantes d'une critique des conditions temporelles	89
Chapitre 11	La critique fonctionnaliste : les pathologies de la désynchronisation	93

Chapitre 12	La critique normative : l'idéologie revisitée. Démasquer les normes sociales cachées de la temporalité	100
Chapitre 13	La critique éthique 1 : la promesse brisée de la modernité	106
Chapitre 14	La critique éthique 2 : l'aliénation revisitée – Pourquoi l'accélération sociale mène à l'Entfremdung	114
	a) <i>L'aliénation par rapport à l'espace</i>	115
	b) <i>L'aliénation par rapport aux choses</i>	117
	c) <i>L'aliénation par rapport à nos actions</i>	120
	d) <i>L'aliénation par rapport au temps</i>	127
	e) <i>L'aliénation par rapport à soi et aux autres</i>	132

Conclusion 137

Bibliographie 143



Introduction

Ce livre est un essai sur la vie moderne. Il ne vise pas à une complète rigueur scientifique ou philosophique, mais à poser les « bonnes » questions afin de reconnecter la philosophie sociale et la sociologie aux expériences sociales vécues par les gens dans les sociétés modernes tardives. Il se fonde sur la conviction que les sciences sociales doivent poser des questions qui « résonnent » avec la vie des gens, qui électrisent les étudiants et déclenchent alors, à leur tour, des recherches empiriques. En outre, je crois qu'aujourd'hui, beaucoup trop souvent, les sociologues, les philosophes et les théoriciens politiques sont plongés dans des débats et des projets de recherche qui n'allument aucune flamme, même en eux. Nous nous contentons, en guise de paradigme, au sens de Thomas Kuhn, de résoudre des énigmes, le résultat étant que la sociologie et la philosophie sociale n'ont pas grand-chose à offrir au grand public. J'ai donc l'impression qu'un risque d'épuisement menace le stock d'hypothèses et de théories qui sont sources d'inspiration et de stimulation pour la culture moderne tardive, pour les étudiants et les artistes, et pour quiconque s'intéresse au destin et à l'avenir de nos sociétés.

Ainsi, dans ce livre, je veux revenir à la question sans doute la plus importante pour nous autres humains : qu'est-ce qu'une vie bonne – et pourquoi nous fait-elle défaut (car je fais

l'hypothèse simple qu'il semble normal de considérer que, jusqu'à présent, la plus grande part de nos vies personnelles et sociales exige d'être changée) ? Comme nous savons tous que la réponse à la première partie de cette question est presque impossible à donner, je commence avec la seconde partie. En fait, je crois que la dernière partie de la question est au cœur de toutes les versions et générations de la Théorie critique ayant existé jusqu'à ce jour ; elle fut la question d'Adorno, bien sûr, mais elle inspira également Benjamin et Marcuse et aussi, plus récemment, Habermas et Honneth ; et de même elle motiva le jeune Marx dans ses *Manuscrits parisiens*. En écrivant cet essai, je cherche à revigorer la tradition de la Théorie critique.

Posée simplement, la thèse que je veux développer est celle-ci : l'une des manières d'examiner la structure et la qualité de nos vies est de se concentrer sur les motifs temporels. Ce n'est pas seulement que presque tous les aspects de la vie peuvent être abordés de façon éclairante selon une perspective temporelle, mais que, en outre, les structures temporelles relient les niveaux microscopiques et macroscopiques de la société, c'est-à-dire que nos actions et nos orientations sont coordonnées et rendues compatibles avec les « impératifs systémiques » des sociétés capitalistes modernes à travers des normes, des contraintes et des régulations temporelles. Les sociétés modernes sont à mon sens régulées, coordonnées et dominées par un régime temporel rigoureux et strict qui n'est pas articulé en termes éthiques. Les sujets modernes peuvent donc être décrits comme n'étant restreints qu'à *minima* par des règles et des sanctions éthiques, et par conséquent comme étant « libres », alors qu'ils sont régents, dominés et réprimés par un régime-temps en grande partie invisible, dépolitisé, indiscuté, sous-théorisé et inarticulé. Ce régime-temps peut en fait être analysé grâce à un concept unificateur : la logique de l'accélération sociale.

Dans la première partie de ce livre, je montrerai que les structures temporelles modernes évoluent d'une manière très

spécifique et prédéterminée ; elles sont gouvernées par la loi et la logique d'un processus d'accélération qui est imperceptiblement lié au concept et à l'essence de la modernité. Comme j'ai développé cette thèse à plusieurs reprises ailleurs et de manière approfondie¹, je me contenterai ici d'un bref résumé de la théorie de l'accélération sociale. Dans la deuxième partie, je chercherai à défendre la thèse selon laquelle une compréhension et une analyse critique des normes temporelles qui gouvernent secrètement nos vies sont de la plus haute importance, non seulement en partant de la Théorie critique, mais également pour les versions contemporaines les plus répandues de cette dernière. Ainsi, si nous acceptons que notre capacité à mener une vie bonne est compromise par des distorsions des structures de la reconnaissance (comme le soutient Honneth), d'une part, et de la communication (comme le dit Habermas), d'autre part, nous pouvons comprendre la nature de ces distorsions en examinant les temporalités de la reconnaissance et de la communication (politique). Par conséquent, j'essaierai de montrer comment et pourquoi l'accélération sociale est particulièrement pertinente pour toute critique des structures modernes tardives de la reconnaissance et de la communication.

Cependant, mon but, plus généralement, est de rétablir un concept bien plus ancien de la Théorie critique, développé par Marx et l'École de Francfort à ses débuts, mais abandonné tant par Honneth que par Habermas : le concept d'aliénation. J'entends montrer que dans sa forme présente, « totalitaire », l'accélération sociale mène à des formes d'aliénation sociale

1 Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, Paris, 2010 (trad. Didier Renault) ; Hartmut ROSA, « Social acceleration. Ethical and political consequences of a desynchronized high-speed society », *Constellations. An International Journal of Critical and Democratic Theory*, n° 10, 2003, p. 3-52 ; Hartmut ROSA & William SCHEUERMAN, *High-Speed Society. Social Acceleration, Power and Modernity*, Pennsylvania State University, Pennsylvanie, 2009.

sévères, et observables empiriquement, qui peuvent être vues comme le principal obstacle à la réalisation de la conception moderne d'une « vie bonne » dans la société moderne tardive. Par conséquent, dans la troisième partie, j'essaierai d'esquisser la conception d'une « théorie critique de l'accélération sociale » recourant à l'aliénation comme outil conceptuel central, mais cherchant également à réinterpréter et à ranimer les concepts d'idéologie et de faux besoins.

Mais, finalement, il me semble difficile d'esquiver perpétuellement la première partie de la question initiale sans perdre en crédibilité. Sur quel concept (inarticulé) de vie bonne une théorie critique de l'accélération sociale se fonde-t-elle ? Dans les dernières pages de cet essai, j'essaierai de prendre cette question à rebours, pour ainsi dire : puisque j'utilise « aliénation » comme la négation de la vie bonne, la première partie de la question peut être reformulée ainsi : *qu'est-ce que l'opposé de l'aliénation ?* Qu'est-ce qu'une vie non aliénée ? Les critiques du concept d'aliénation ont de longue date et à juste titre souligné que certaines formes d'aliénation pouvaient être des moments inévitables et même désirables de toute vie humaine, de telle sorte que toute théorie ou politique cherchant à éradiquer les racines de l'aliénation apparaît comme dangereuse et potentiellement totalitaire. Par conséquent, les paragraphes concluant ce livre ne cherchent pas à définir une vision de la vie sans aliénation, mais à retrouver des moments d'expérience humaine non aliénée. Ceux-ci – tel est mon espoir – pourraient fournir un nouvel étalon pour évaluer la qualité de la vie humaine. Si cela se révélait trop optimiste, une telle approche pourrait au moins fournir les bases d'une théorie critique identifiant les tendances et structures qui sapent la possibilité de vivre de tels moments.

Première partie

Une théorie de l'accélération sociale

Qu'est-ce qui caractérise la modernité ? Selon moi, la sociologie et la philosophie sociale peuvent être comprises comme des réactions à des expériences de modernisation. Des formes de pensée sociale émergent lorsque des individus sont confrontés à des changements profonds du monde dans lequel ils vivent et, en particulier, du tissu social et de la vie sociale. Dans la littérature de référence sur la modernité et la modernisation, ces deux genres sont interprétés et analysés en tant que processus de rationalisation (comme le diraient Weber et Habermas), de différenciation fonctionnelle – comme l'affirment plusieurs théoriciens, de Durkheim à Luhmann), d'individualisation (comme le soutiennent Georg Simmel à son époque et Ulrich Beck aujourd'hui), ou, enfin, en tant que domination ou marchandisation, termes utilisés par les théoriciens de Mary K. Adorno et Horkheimer, qui portent une attention particulière à l'essor de la productivité humaine et de la rationalité.

Il est évident que ce livre est influencé par les lectures dans l'histoire de la sociologie. J'ai cherché à comprendre l'impact de Durkheim (1858-1917) sur les théories de la modernité, ainsi que celles de Max Weber (1864-1920) sur la sociologie de la modernité. Je tiens également à remercier les collègues de l'Université de Cologne, en particulier, pour leur soutien et leur confiance.

Chapitre 1

Qu'est-ce que l'accélération sociale ?

Qu'est-ce qui caractérise la modernité ? Selon moi, la sociologie et la philosophie sociale ¹ peuvent être comprises comme des réactions à des expériences de modernisation. Ces formes de pensée sociale émergent lorsque des individus sont confrontés à des changements profonds du monde dans lequel ils vivent et, en particulier, du tissu social et de la vie sociale. Dans la littérature de référence sur la modernité et la modernisation, ces changements sont interprétés et analysés en tant que processus de *rationalisation* (comme le diraient Weber ou Habermas), de *différenciation* (fonctionnelle – comme l'affirment plusieurs théories, de Durkheim à Luhmann), d'*individualisation* (comme le soutiennent Georg Simmel à son époque et Ulrich Beck aujourd'hui) ou, enfin, en tant que *domestication* ou marchandisation, termes utilisés par les théoriciens, de Marx à Adorno et Horkheimer, qui portent une attention particulière à l'essor de la productivité humaine et de la raison

1 En tout cas au sens défini par Axel HONNETH dans *Pathologie des Sozialen*, Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort, 1994. Pour une réinterprétation de la théorie sociologique en tant que réaction à des expériences de modernisation, cf. Hartmut ROSA, David STRECKER & Andrea KOTTMAN, *Soziologische Theorien*, UVK Verlagsgesellschaft, Constance, 2007.

Chapitre 2

Les forces motrices de l'accélération sociale

La société moderne est définie par une combinaison de croissance et d'accélération. Contrairement à une hypothèse largement répandue, on l'a vu, la technologie n'est pas elle-même la cause de l'accélération sociale. On peut le constater avec l'exemple du courrier électronique : rien, dans cette technologie, ne me force ou même ne m'incite à lire et à écrire plus de messages par jour, même si, bien évidemment, la technologie est une *condition de possibilité* de l'augmentation. Mais ceci peut également être constaté en se fiant à des exemples dans l'histoire : il y apparaîtrait que les révolutions technologiques de l'ère industrielle ainsi que celles de l'ère numérique étaient elles-mêmes motivées par la « famine temporelle » de la société moderne, elles étaient des *réponses* au problème croissant du manque de temps. Ainsi, longtemps avant que la machine à vapeur ou le télégraphe, sans même parler du chemin de fer ou de l'automobile, fussent inventés, les gens, dans les débuts de la modernité, essayaient d'accélérer les processus de transport, de production et de communication. Par exemple, en remplaçant plus souvent les chevaux qui tiraient les diligences ou en utilisant plusieurs messagers pour délivrer une information au lieu d'en envoyer un seul qui avait besoin de

Chapitre 3

Qu'est-ce que la décélération sociale ?

Même si l'analyse précédente a mis en lumière des critères suffisants pour identifier trois catégories ou domaines de l'accélération sociale différents, bien qu'emboîtés, cela ne suffit pas en soi à prouver la thèse selon laquelle la modernité tend en effet vers une accélération de la société elle-même ou à légitimer l'idée que la modernisation est, en fait, l'accélération. Car il est aisément concevable que nous puissions toujours trouver, dans n'importe quelle société, certains processus qui accélèrent et d'autres évolutions qui *décèlent* la vie sociale. Dans l'ensemble, les deux forces opposées peuvent alors garder un équilibre. Par conséquent, l'affirmation selon laquelle la modernité est caractérisée par l'accélération du changement social ne peut pas être établie en se contentant d'identifier différentes formes d'accélération ; elle ne peut être défendue conceptuellement que s'il est possible de démontrer que les forces de l'accélération surpassent systématiquement celles du ralentissement. Afin d'arriver à cette idée, je vais à présent examiner brièvement toutes les formes et tendances observables de l'inertie et/ou de la décélération sociale, en espérant aboutir à une liste fermée des phénomènes correspondants.

Analytiquement, selon moi, on peut identifier cinq formes différentes de décélération et d'inertie. Elles traversent

Chapitre 4

Pourquoi il y a accélération plutôt que décélération

La question fondamentale qui émerge à ce stade concerne la nature de la relation entre les processus d'accélération et de décélération sociales – dont nous venons de tracer les contours – dans la société moderne. On peut concevoir ici deux possibilités générales : premièrement, les forces de l'accélération et de la décélération, de manière générale, s'équilibrent de telle sorte que nous retrouvons les deux types de changement dans les modèles temporels de la société, sans que l'un ou l'autre ne domine clairement. Deuxièmement, l'équilibre se déplace vers les forces de l'accélération si l'on peut montrer que ces dernières dépassent systématiquement celles de la décélération. Une telle asymétrie est possible si les catégories de la décélération peuvent être interprétées soit comme étant *résiduelles*, soit comme étant des *réactions* à l'accélération sociale. C'est la deuxième version qui est la bonne, comme je le soutiens dans cet essai, bien que cette affirmation soit assez difficile à démontrer empiriquement.

L'argument repose sur les deux hypothèses suivantes : premièrement, les catégories de décélération énumérées auparavant sont exhaustives pour tous les phénomènes pertinents et, deuxièmement, aucune de ces formes de décélération n'est équivalente à une contre-tendance véritable et

Chapitre 5

Pourquoi est-ce important ? L'accélération et la transformation de notre « être au monde »

Si notre analyse est correcte, la raison pour laquelle une théorie sociologique de la modernité devrait y consacrer son attention est évidente : notre compréhension de la modernité et des processus de la modernisation est incomplète si nous ne faisons pas attention aux changements des structures et modèles temporels de la société. Et, ce qui est plus important encore, nous ne pouvons pas comprendre ce qui caractérise avant tout la modernité si nous restons sourds à la dynamique accélératoire qui est au cœur de la société moderne. Mais pourquoi l'accélération sociale serait-elle pertinente pour la philosophie sociale, c'est-à-dire pour une analyse des conditions normatives, de la qualité et des pathologies potentielles de la vie moderne ?

J'aimerais répondre qu'elle est de la plus grande pertinence car, premièrement, la société moderne n'est pas régulée et coordonnée par des règles normatives explicites, mais par la *force normative silencieuse* de normes temporelles qui se présentent sous la forme de délais, de calendriers et de limites temporelles. En outre, les forces de l'accélération, bien qu'elles soient non articulées et complètement dépolitisées, au point de sembler être des données naturelles, exercent une pression uniforme sur les sujets modernes qui

Deuxième partie

L'accélération sociale et les versions contemporaines de la Théorie critique

Si mon but est de discuter les contours d'une théorie critique de l'accélération sociale, je dois d'abord considérer les conditions préalables à une version contemporaine de la Théorie critique. C'est ce que je souhaite faire - brièvement - dans ce chapitre.

Selon moi, une version contemporaine de la Théorie critique doit être fidèle aux intuitions originales des jeunes fondateurs de cette tradition - de Marx à Horkheimer, Adorno et Marcuse, mais aussi Walter Benjamin et Erich Fromm, pour arriver à Habermas et Honneth - sans être trop bâillonnée ni contrainte par des considérations et principes méthodologiques qui, d'une part, n'ont jamais été acceptés par les auteurs de l'École de Francfort et, d'autre part, ne se sont peut-être jamais avérés utiles pour analyser la société contemporaine. En fait, la conviction que la méthodologie et même la vérité sont toujours contraintes et limitées historiquement, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de vérité épistémologique atemporelle, et que toutes les formes d'analyse théorique doivent être fermement liées aux formes changeantes de pratique sociale - une conviction de première importance pour cette tradition de pensée¹ - impose que les

¹ Cette conviction est au cœur de la tradition de la Théorie critique, qui a été développée par Horkheimer et Fromm.

Chapitre 6

Conditions préalables à une théorie critique

Si mon but est de décrire les contours d'une théorie critique de l'accélération sociale, je dois d'abord considérer les conditions préalables à une version contemporaine de la Théorie critique. C'est ce que je souhaite faire – brièvement – dans ce chapitre.

Selon moi, une version contemporaine de la Théorie critique doit être fidèle aux intentions originelles des pères fondateurs de cette tradition – de Marx à Horkheimer, Adorno et Marcuse, mais aussi Walter Benjamin et Erich Fromm, pour arriver à Habermas et Honneth – sans être trop bâillonnée ni contrainte par des considérations et principes méthodologiques qui, d'une part, n'ont jamais été contestés par les auteurs de l'École de Francfort et, d'autre part, ne sont peut-être plus adéquats pour analyser la société contemporaine. En fait, la conviction que la méthodologie et même la vérité sont toujours contraintes et limitées historiquement, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de vérité épistémologique anhistorique, et que toutes les formes d'analyse théorique doivent être fermement reliées aux formes changeantes de pratique sociale – une conviction de première importance pour cette tradition de pensée¹ –, impose que les

¹ Pour une reconstitution plus en détail de la tradition de la Théorie critique et de ses principes fondateurs, cf. Lars GERTENBACH &

Chapitre 7

L'accélération et la critique des conditions de communication

Pour Jürgen Habermas, dans sa très importante *Théorie de l'agir communicationnel*¹, les pathologies sociales émergent à partir de distorsions systématiques des conditions de communication. Par conséquent, la tâche et le but de la Théorie critique sont selon lui d'identifier toutes les forces (structurelles) responsables de telles distorsions. Bien que sa théorie et ses explications sociologiques et métalinguistiques soient très complexes – et discutables dans le détail –, l'idée de base est aussi simple que convaincante : le *pouvoir* tout comme le *savoir* – ou les normes tout comme les vérités affirmées – ne sont justifiés que s'ils sont (ou peuvent être reconstruits en tant que) les résultats d'un discours exempt de relations de pouvoir distordantes, c'est-à-dire d'un discours dont tous les arguments peuvent être formulés et sont discutés uniquement sur la base et la logique de la « force du meilleur argument ».

Ceci étant, il est presque évident que la formulation, le filtrage et la pondération collective d'arguments sont un

1 Jürgen HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 1 : « Rationalité de l'agir et rationalisation de la société », Fayard, Paris, 1987 (trad. Jean-Marc Ferry) ; tome 2 : « Critique de la raison fonctionnaliste », Fayard, Paris, 1987 (trad. Jean-Louis Schlegel).

Chapitre 8

L'accélération et la critique des conditions de reconnaissance sociale

Il est intéressant de constater que, tandis que la conception par Habermas d'une société juste (et rationnelle) contient clairement des limites de vitesse intégrées, la vision défendue par Axel Honneth¹ d'une société fondée sur des modèles justifiables de reconnaissance mutuelle n'est pas limitée temporellement de la même manière : la communication est chronophage, la reconnaissance ne l'est pas, en tout cas pas nécessairement. Il est cependant indéniable qu'une théorie critique de la reconnaissance ne peut pas non plus éviter à long terme de prendre en considération les effets (et causes) de l'accélération sociale. Bien au contraire, tant que Honneth et ses adeptes ne le feront pas, ils resteront aveugles aux manières dont les conditions de la reconnaissance sociale changent dans la société contemporaine ainsi qu'aux effets secondaires perturbants de ce changement.

D'abord, puisque la vitesse en tant que norme sociale prédominante est complètement « naturalisée » dans la société moderne – les normes et structures temporelles semblent être simplement « données », elles ne sont jamais

1 Axel HONNETH, *La Lutte pour la reconnaissance*, Cerf, Paris, 2000 (trad. Pierre Rusch).

Chapitre 9

L'accélération comme nouvelle forme de totalitarisme

L'hypothèse que je voudrais défendre ici est que, en réalité, l'accélération sociale est devenue une force totalitaire interne à la société moderne et *de* la société moderne elle-même, et qu'elle doit donc être critiquée comme toutes les formes de domination totalitaire. Bien sûr, je n'utilise pas ici le mot « totalitaire » comme je le ferais pour me référer à un dictateur politique ou à un groupe, une classe ou un parti politique ; dans la société moderne tardive, le pouvoir totalitaire consiste plutôt en un principe abstrait qui assujettit néanmoins tous ceux qui vivent sous sa domination. Je suggère que nous puissions considérer comme totalitaire un pouvoir lorsque *a*) il exerce une pression sur les volontés et les actions des sujets ; *b*) on ne peut pas lui échapper, c'est-à-dire qu'il affecte tous les sujets ; *c*) il est omniprésent, c'est-à-dire que son influence ne se limite pas à l'un ou l'autre des domaines de la vie sociale, mais qu'elle s'étend à tous ses aspects ; et *d*) il est difficile ou presque impossible de le critiquer et de le combattre.

Nous appellerions évidemment « totalitaire » un régime qui amène ses sujets à se réveiller la nuit, en proie à une peur terrible et à une sensation de pression dans la poitrine – s'attendant à mourir dans la seconde, le cœur battant et le front ruisselant de sueur froide. Pourtant, nous pouvons être

Chapitre 10

Trois variantes d'une critique des conditions temporelles

L'idée de fonder la critique sociale sur une analyse des conditions temporelles de la société repose sur le fait que le temps est un élément omniprésent du tissu social. En fait, toutes les institutions, structures et interactions sociales sont processuelles par nature et elles sont concernées par des modèles temporels ; le temps n'est donc pas un domaine particulier et unique du social, mais plutôt un élément qui est au cœur de toutes ses dimensions. Aborder la société à travers ses aspects temporels, par conséquent, est une « astuce » analytique permettant de fournir un point de vue stable et unifié pour l'analyse et la critique. Cependant, le concept d'« accélération sociale » excède le domaine temporel dans la mesure où le processus accélératoire sous-jacent se trouve être la force motrice non seulement de l'évolution temporelle de la société mais également des changements de son tissu social et matériel (pour recourir à la célèbre distinction que fait Niklas Luhmann entre les dimensions sociale, temporelle et matérielle – *Sachdimension* – de la société). Selon moi, l'accélération sociale est le processus qui se trouve au cœur de la modernisation et une critique de la société moderne a donc tout intérêt à la considérer comme son point de départ.

Chapitre 11

La critique fonctionnaliste : les pathologies de la désynchronisation

Bien que l'on rencontre fréquemment l'affirmation selon laquelle, dans la société moderne, plus ou moins « tous les processus » sont sujets à l'accélération sociale, ou à une augmentation de leur vitesse (par exemple chez Gleick¹), cela n'est évidemment pas vrai : on l'a vu (cf. chapitre 3), il y a beaucoup de choses qui soit ne peuvent pas du tout être accélérées (par exemple la plupart des processus naturels et géologiques), soit n'ont toujours pas accéléré, soit même *ralentissent*, parfois précisément comme conséquence de la dynamisation. En outre, même pour la gamme de phénomènes qui accélèrent effectivement, il est évident que leurs capacités à l'accélération sont de *degrés différents*. Il en résulte d'inévitables frictions et tensions sur la frontière séparant les institutions, pratiques ou processus qui sont rapides de celles et ceux qui sont lents. Lorsque deux processus sont emboîtés, c'est-à-dire lorsqu'ils sont synchronisés, l'augmentation de la vitesse de l'un met l'autre sous pression temporelle – tant qu'il n'augmente pas lui aussi sa vitesse, il est perçu comme une nuisance ou une interférence énervante. Prenez l'exemple simple d'un

1 James GLEICK, *Toujours plus vite. De l'accélération de tout ou presque*, Hachette Littératures, Paris, 2001 (trad. Jean-Pierre Ricard).

Chapitre 12

La critique normative : l'idéologie revisitée. Démâsquer les normes sociales cachées de la temporalité

En revenant aux « classiques » de la sociologie, par exemple à Weber, Simmel ou Durkheim, nous découvrons que ces « pères fondateurs » de la discipline – tout à fait comme leurs collègues plus récents Elias ou Foucault – étaient tous frappés par une caractéristique troublante et même paradoxale des sociétés modernes. Voici le paradoxe qu'ils essayaient farouchement de démêler : d'une part, les sociétés modernes sont caractérisées par une incroyable augmentation de l'interdépendance mutuelle. Les interactions sociales sont intimement intriquées à des réseaux très complexes, et les chaînes de l'interaction et de l'interdépendance s'allongent considérablement. Ainsi, les processus de production et de distribution, mais également ceux de l'éducation et des loisirs, ou de la politique et du droit, impliquent d'innombrables individus et actions et résultent d'une multitude de décisions séparées socialement et localement. Le besoin de régulation et de coordination sociales – et de synchronisation – est évidemment énorme ; il dépasse de loin le besoin correspondant dans toutes les autres formes connues d'organisation sociétale. Par conséquent, on pourrait considérer que la vie sociale est fermement régulée et contrôlée par des normes sociales et éthiques très strictes qui orientent le comportement individuel d'une façon si subtile

Chapitre 13

La critique éthique 1 : la promesse brisée de la modernité

Bien que la modernisation puisse désigner un processus de transformation qui évolue en grande partie « dans le dos des acteurs sociaux » – c'est-à-dire sans leur volonté planifiée ni leur intention et, ce qui est peut-être encore plus important, pas tant comme conséquence que comme cause de leurs motivations et de leurs valeurs –, elle est néanmoins intrinsèquement liée à un « projet de la modernité » volontaire et chargé de valeurs. Ce projet, tel qu'on le trouve reconstruit dans les écrits de Jürgen Habermas, mais aussi dans l'*opus magnum* de Charles Taylor, *Les Sources du moi*¹, ou dans les articles de Johann Arnason², est clairement centré sur l'idée et la promesse de l'autonomie, au sens d'autodétermination éthique : la manière dont nous vivons notre vie en tant que sujets ne doit pas être prédéterminée par des pouvoirs politiques ou religieux sur lesquels nous n'avons aucune prise, ni par un roi ou une Église, ni par un ordre social qui prédéfinirait notre place dans le monde – le monde de la famille, de la politique, du

1 Charles TAYLOR, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Seuil, Paris, 1998 (trad. Charlotte Melançon).

2 Johann P. ARNASON, « Autonomy and axiability », in Johann P. ARNASON & Peter MURPHY (dir.), *Agon, Logos, Polis : The Greek Achievement and its Aftermath*, Franz Steiner, Stuttgart, 2001, p. 155-206.

Chapitre 14

La critique éthique 2 : l'aliénation revisitée – Pourquoi l'accélération sociale mène à l'*Entfremdung*

Pour le jeune Marx, une quintuple aliénation de l'homme résultait du mode de production capitaliste : aliénation par rapport à ses *actions* (au travail), à ses *produits* (aux choses), à la *nature*, aux *autres êtres humains* (au monde social) et, au bout du compte, par rapport à *lui- ou elle-même*. Marx suggérerait que la modernité capitaliste finirait par produire des conditions sociales dans lesquelles les sujets seraient sévèrement contraints dans leur relation au « monde » en tant que tel ; ils seraient aliénés par rapport aux mondes subjectif, objectif et social. Comme nous le savons tous également, le concept ou la « vraie signification » d'« aliénation » n'ont jamais été tranchés dans le discours social, amenant les marxistes orthodoxes à l'abandon complet de la notion¹. De façon similaire, les penseurs sociaux se disputent essentiellement pour savoir si oui ou non le capitalisme crée réellement ou nécessairement toutes (ou même une seule de) ces formes proclamées d'aliénation. Néanmoins, dans ce chapitre de conclusion, j'entends affirmer quelque chose qui ressemble par certains

1 Richard SCHACHT, *Alienation*, Anchor Books, Garden City, 1971 ; Rahel JAEGGI, *Entfremdung. Zur Aktualität eines sozialphilosophischen Problems*, Campus, Francfort, 2005.

Conclusion

Cet essai a évidemment présenté une analyse partielle et unilatérale de la vie dans la modernité tardive. Depuis le début, il a souligné les dangers et les pièges de la vitesse, en négligeant les profits et les possibilités qu'elle procure. En outre, le concept central d'aliénation demeure flou et philosophiquement sous-développé. Cela étant, le but de cet exercice n'était pas de proposer une nouvelle version accomplie de la Théorie critique, mais d'en préparer le terrain et d'en poser les fondations sous deux aspects : premièrement, j'espère avoir convaincu les lecteurs de la nécessité d'une analyse et d'une critique complètes des structures temporelles de la société moderne (tardive). Deuxièmement, mon dessein était de démontrer la possibilité d'une réintroduction du concept d'aliénation dans la Théorie critique contemporaine. Cette réintroduction, je crois, peut être effectuée sans retomber dans des conceptions essentialistes de la *nature humaine* ou de l'*essence*. Ce par rapport à quoi nous sommes aliénés par les diktats de la vitesse, je l'ai dit, n'est pas notre être intérieur immuable ou inaltérable, mais notre capacité à nous approprier le monde.

S'il est vrai, par exemple, qu'en tant que citoyens-consommateurs de la modernité tardive, nous essayons de compenser le déficit d'appropriation par une acquisition de plus en plus

effrénée et une confusion entre consommation et acquisition, alors nous avons peut-être la base non paternaliste et non perfectionniste d'une critique contemporaine de l'aliénation et des faux besoins. Non pas que le théoricien social sache mystérieusement ce que sont « nos » vrais besoins, mais c'est le sujet-consommateur lui-même qui montre des formes d'insatisfaction et de compensation pouvant être analysées, entre autres, par une introspection attentive. De plus, une telle critique de l'aliénation causée par le rapport au temps ne présuppose pas l'idéal trompeur d'une subjectivité libre de toutes tensions, de tous conflits et de toutes séparations intrinsèques. Comme l'ont soutenu de façon convaincante les critiques de l'idée d'« authenticité vraie », d'Helmuth Plessner à Adorno et aux poststructuralistes contemporains, on ne peut guère douter du fait que toute tentative d'élimination politique et culturelle de l'aliénation mène à des formes totalitaires de philosophie, de culture et de politique, et à des formes autoritaires de personnalité.

Oui, la subjectivité humaine est inévitablement décentrée, fractionnée, pleine de tensions et définie par d'insolubles conflits entre désirs et évaluations. Cependant, dans la modernité tardive, les diktats de la vitesse, de la compétition et des délais imposés créent deux dilemmes qui justifient le verdict d'une nouvelle forme d'aliénation méritant l'attention de la critique sociale : premièrement, il résulte de ces diktats des modèles de comportement et d'expérience qui ne sont pas créés par l'un ou l'autre ensemble de valeurs ou de désirs, mais restent vraiment « étrangers » aux sujets. Deuxièmement, par contraste avec d'autres types de régimes socio-culturels tels que l'Église catholique, l'environnement de la modernité tardive ne fournit pas d'idées ou d'institutions de « réconciliation » potentielle : tous les échecs et les défauts relèvent directement des individus. C'est uniquement de notre propre faute si nous sommes malheureux ou si nous échouons à rester dans la course. L'une des conséquences en

est que les sujets, dans les environnements ultrarapides de la modernité tardive, n'arrivent pas à réconcilier et à aligner les différents horizons temporels de leur vie : les modèles, les structures, les horizons et les attentes qui caractérisent nos actions quotidiennes, alors même que nous serions sans doute capables de les maîtriser, se séparent de plus en plus des attentes et des horizons que nous développons pour notre vie prise comme un tout, de la perspective temporelle de notre projet de vie. En outre, on l'a vu, il nous manque une définition sensée du lien entre nos structures temporelles individuelles et notre place dans le temps historique (sans même parler du temps cosmologique).

Ainsi, une critique des structures temporelles de la société, de ses moteurs accélérateurs et de ses conséquences aliénantes est selon moi la voie la plus prometteuse pour les futurs possibles de la Théorie critique. Elle pourrait même apparaître comme la seule option rationnellement valable dans un monde devenu trop rapide et trop instable pour permettre une analyse approfondie de ses caractéristiques. Le fait que le monde semble être trop insaisissable non seulement pour être modélisé politiquement de façon organisée mais aussi pour permettre sa reconstruction rationnelle et son appropriation épistémologique, n'est selon moi pas la cause, mais le résultat d'une aliénation dont le cœur est une distorsion (temporelle) poussée de la relation moi-monde.

Pour les sujets de la modernité tardive, le monde (qui inclut le moi) est devenu silencieux, froid, indifférent ou même repoussant. Cela indique cependant l'existence d'une forme d'aliénation très poussée si la « réactivité » dans la relation moi-monde est l'« opposé » adéquat de l'aliénation. Ce dont nous avons besoin, bien sûr, est un examen poussé de ce à quoi pourrait ressembler une forme de vie *non aliénée*, dont, jusqu'ici, je ne dispose pas même d'une esquisse. Cependant, le fait que le monde soit rendu « silencieux », cette « surdité » dans la relation entre le moi et le monde, est

le sujet d'inquiétude le plus persistant et le plus menaçant de tous les diagnostics de « pathologie » que nous trouvons dans les analyses sociales critiques de la modernité : l'idée que nous soyons réduits à *lancer un appel* dans le monde et à attendre une réponse que nous pourrions bien ne jamais obtenir est non seulement à la racine des analyses existentialistes de l'absurde, comme chez Camus, mais elle est également au cœur du concept d'aliénation du jeune Marx, de l'inquiétude de Weber au sujet du désenchantement, de l'analyse de l'anomie par Durkheim, de l'analyse de la réification chez Lukács (et chez Marcuse ou Honneth) et de la crainte d'Adorno et Horkheimer d'une domination complète de la raison instrumentale.

La *mimésis*, l'antidote d'Adorno, est selon moi définie correctement par la contre-idée d'une approche mutuelle « réactive » entre le moi et le monde. Jusqu'ici, dans l'histoire humaine occidentale, il semble exister deux grandes formes culturelles, ou systèmes, pour rendre le monde « réactif » : la *religion*, qui permet l'existence d'un ou de plusieurs dieux réactifs autour de nous, et l'*art* – la poésie et, avant tout, la musique –, qui, comme le disent les romantiques, réveille le monde pour qu'il réagisse par une chanson¹. Ainsi, il se pourrait bien que le « retour de la religion » propre à la modernité tardive, ainsi qu'une caractéristique des plus étrange, la « musicalisation » généralisée de la vie quotidienne – aucun supermarché, aucun ascenseur, aucun aéroport sans musique ; et un nombre croissant de personnes, dans les lieux publics, qui tentent selon toute

1 « *Schläft ein Lied in allen Dingen, die da träumen fort und fort, und die Welt hebt an zu singen, triffst Du nur das Zauberwort* » (« Un chant sommeille en toute chose, qui ne cesse de rêver, et le monde se met à chanter, il suffit que tu trouves le mot magique ») : ce court poème de Joseph Freiherr von Eichendorff est probablement le poème le plus paradigmatique (et le plus souvent cité) du romantisme allemand.

apparence de stimuler des expériences d'« autorésonance » par le truchement d'écouteurs, alors qu'elle affichent dans le même temps, précisément par cette action, une non-résonance pure et simple avec leur environnement – soient en fait les symptômes d'un désastre de la résonance dans le monde de la modernité tardive.

De ceci, semble-t-il, découle l'idée qu'une « vie bonne », finalement, pourrait être une vie qui serait riche d'expériences multidimensionnelles de « résonance » ; une vie qui entrerait en vibration avec des « axes de résonance » perceptibles, pour reprendre l'expression de Taylor. De tels axes peuvent se développer à partir de la relation entre le sujet et le monde social, le monde des objets, la nature, le travail, etc. La *résonance*, dans ce sens d'« opposé de l'aliénation », est bien sûr un concept existentialiste ou émotionnel, plutôt que cognitif : le fait que le monde entre ou n'entre pas en résonance avec nous ne semble pas dépendre beaucoup du *contenu* cognitif de notre conceptualisation de la relation moi-monde. Bien au contraire, le fait que nous trouvions plausibles ou attirantes des histoires à propos d'un dieu bienveillant ou d'une nature enchantée « plus profonde » dépend bien plus probablement de notre « être au monde » précognitif : si ce monde paraît inhospitalier, froid et indifférent, ces histoires gagnent peu en crédibilité. Néanmoins, il est tout à fait évident que les structures cognitives de notre conception de la relation moi-monde ont elles aussi une influence sur notre façon de vivre le monde. Si vous croyez par exemple que Satan se cache à tous les coins de rue, vous pouvez commencer à considérer le monde comme un endroit hostile. Et si vous croyez aux théories du choix rationnel qui affirment que le seul but des êtres humains est de satisfaire de façon instrumentale leurs penchants et leurs fonctions utilitaires, alors vous ne devriez pas être surpris que le monde paraisse complètement « silencieux ».

Ceci, bien sûr, à ce stade, n'est que pure spéculation, mais une spéculation que je trouve assez intéressante pour stimuler des recherches supplémentaires dans le cadre d'une théorie critique de l'accélération et de l'aliénation.